

Desmarets, avaient tout le jour échangé sur la mort, sur la rapidité de ses coups, sur l'impossibilité de les prévoir ou de s'en garantir, sur l'inutilité des regrets, qui ne ressuscitent personne, sur le temps qui console, une litanie d'idées originales et piquantes. Après quoi, s'étant mises à table, elles avaient repris des forces tout doucement. — Allons ! mangez, madame ; il faut se soutenir, Dieu le veut, disait Mme Aubry. Au dessert, Mme de Saint-Cast avait fait monter une bouteille d'un petit vin d'Espagne que le pauvre général adorait, en considération de quoi elle priait Mme Aubry d'y goûter. Mme Aubry refusant obstinément d'y goûter seule, Mme de Saint-Cast s'était laissée persuader que Dieu voulait encore qu'elle prit un verre de vin d'Espagne avec une croûte. On n'avait point porté la santé du général.

Hier matin, Mme Laroque et sa fille, strictement vêtues de deuil, montèrent en voiture : je pris place près d'elles. Nous étions rendus vers dix heures dans la petite ville voisine. Pendant que j'assistais aux funérailles du général, ces dames se joignaient à Mme Aubry pour former autour de la veuve le cercle de circonstance. La triste cérémonie achevée, je regagnai la maison mortuaire, et je fus introduit, avec quelques familiers, dans le salon célèbre dont le mobilier coûte quinze mille francs. Au milieu d'un demi-jour funèbre, je distinguai, sur un canapé de douze cents francs, l'ombre inconsolable de Mme de Saint-Cast, enveloppée de longs crêpes, dont nous ne parlerons pas à connaître le prix. A ses côtés se tenait Mme Aubry, présentant l'image du plus grand affaissement physique et moral. Une demi-douzaine de parentes et d'amies complétaient ce groupe douloureux. Pendant que nous nous rangions en haie à l'autre extrémité du salon, il y eut un bruit de froissements de pieds et quelques craquements du parquet ; puis un morne silence régna de nouveau dans le mausolée. De temps à autre seulement il s'élevait du canapé un soupir lamentable, que Mme Aubry répétait aussitôt comme un écho fidèle.

Enfin parut un jeune homme, qui s'était un peu attardé dans la rue pour prendre le temps d'achever un cigare qu'il avait allumé en sortant du cimetière. Comme il se glissait discrètement dans nos rangs, Mme de Saint-Cast l'aperçut.

— C'est vous, Arthur ? dit-elle d'une voix pareille à un souffle.

— Oui, ma tante, dit le jeune homme, s'avancant en vedette sur le front de notre ligne.

— Eh bien ! reprit la veuve du même ton plaintif et traînant, c'est fini ?

— Oui, ma tante, répondit d'un accent bref et délibéré le jeune Arthur, qui paraissait un garçon assez satisfait de lui-même.

Il y eut une pause, après laquelle Mme de Saint-Cast tira du fond de son âme expirante cette nouvelle série de questions : — Était-ce bien ?

— Très bien, ma tante, très bien.

— Beaucoup de monde ?

— Toute la ville, ma tante, toute la ville.

— La troupe ?

— Oui, ma tante ; toute la garnison, avec la musique.

Mme de Saint-Cast fit entendre un gémissement, et elle ajouta :

— Les pompiers ?

— Les pompiers aussi, ma tante, très certainement.

J'ignore ce que ce dernier détail pouvait avoir de particulièrement déchirant pour le cœur de Mme de Saint-

Cast ; mais elle n'y résista point : une pâmoison subite, accompagnée d'un vagissement enfantin, appela autour d'elle toutes les ressources de la sensibilité féminine, et nous fournit l'occasion de nous esquiver. Je n'eus garde, pour moi, de n'en pas profiter. Il m'était insupportable de voir cette ridicule mégère exécuter ses hypocrites momeries sur la tombe de l'homme faible, mais bon et loyal, dont elle avait empoisonné la vie et très vraisemblablement hâté la fin.

Quelques instants plus tard, Mme Laroque me fit proposer de l'accompagner à la métairie de Langoat, qui est située cinq ou six lieues plus loin dans la direction de la côte. Elle comptait y aller dîner avec sa fille : la fermière, qui a été la nourrice de Mlle Marguerite, est malade en ce moment, et ces dames projetaient depuis longtemps de lui donner ce témoignage d'intérêt. Nous partîmes à deux heures de l'après-midi. C'était une des plus chaudes journées de cette chaude saison. Les deux portières ouvertes laissaient entrer dans la voiture les effluves épais et brûlants qu'un ciel torride versait à flots sur les landes desséchées.

La conversation souffrit de la langueur de nos esprits. Mme Laroque, qui se prétendait en paradis et qui s'était enfin débarrassée de ses fourrures, restait plongée dans une douce extase. Mlle Marguerite jouait de l'éventail avec une gravité espagnole. Pendant que nous gravissions lentement les côtes interminables de ce pays, nous voyions fourmiller sur les roches calcinées des légions de petits lézards cuirassés d'argent, et nous entendions le pétilllement continu des ajoncs qui ouvraient leurs gaines mûres au soleil.

Au milieu d'une de ces laborieuses ascensions, une voix cria soudain du bord de la route : — Arrêtez, s'il vous plaît ! — En même temps une grande fille aux jambes nues, tenant une quenouille à la main et portant le costume antique et la coiffe ducale des paysans de cette contrée, franchit rapidement le fossé : elle culbuta en passant quelques moutons effarés, dont elle paraissait être la bergère, vint se camper avec une sorte de grâce debout sur le marchepied, et nous présenta dans le cadre de la portière sa figure brune, délibérée et souriante. — Excusez, mesdames, dit-elle de ce ton bref et mélodieux qui caractérise l'accent des gens du pays ; me feriez-vous bien le plaisir de me lire cela ? — Elle tirait de son corsage une lettre pliée à l'ancienne mode.

— Lisez, monsieur, me dit Mme Laroque en riant, et lisez tout haut, s'il y a lieu.

Je pris la lettre, qui était une lettre d'amour. Elle était adressée très minutieusement à Mlle Christine Oyadec, du bourg de***, commune de***, à la ferme de***. L'écriture était d'une main fort inculte, mais qui paraissait sincère. La date annonçait que Mlle Christine avait reçu cette missive deux ou trois semaines auparavant : apparemment la pauvre fille, ne sachant pas lire et ne voulant point livrer son secret à la malignité de son entourage, avait attendu que quelque étranger de passage, à la fois bienveillant et lettré, vint lui donner la clef de ce mystère qui lui brûlait le sein depuis quinze jours. Son œil bleu et largement ouvert se fixait sur moi avec un air de contentement inexprimable, pendant que je déchiffrais péniblement les lignes obliques de la lettre, qui était conçue en ces termes : " Mademoiselle, c'est pour vous dire que depuis le jour où nous nous sommes parlé sur la lande après vêpres, mes intentions n'ont pas changé, et que je suis en peine des vôtres ; mon cœur, mademoiselle, est tout à vous, comme je désire que le